

# L'ENFANT SALE



Ma famille pense que je suis cinglée parce j'ai choisi de vivre à Constitución, dans la maison de mes grands-parents paternels, un bloc de pierres et de portes en fer peintes en vert, rue Virreyes, avec des motifs Art déco et de vieux azulejos au sol. Ils sont tellement usés que si je les cirais, je pourrais ouvrir une piste de patinage. Mais moi j'ai toujours adoré cette maison et je me rappelle ma colère, petite, quand elle fut louée à un cabinet d'avocats, combien je regrettai ces pièces aux grandes fenêtres et le patio intérieur aux allures de jardin secret, ma frustration lorsque je franchissais le seuil car je ne pouvais plus aller et venir librement. Ce n'était pas tellement mon grand-père qui me manquait, cet homme taiseux qui souriait à peine et ne jouait jamais. Je ne pleurai pas quand il est mort. Mais je pleurai beaucoup plus ensuite, quand on perdit la maison, du moins pendant quelques années.

Après les avocats elle accueillit un cabinet dentaire et, finalement, fut louée à un magazine de voyages qui mit la clé sous la porte à peine deux ans plus tard. La maison était belle, pratique, et dans un état remarquable vu son ancienneté ; mais plus personne déjà ne voulait s'installer dans le quartier. Ou alors très peu de monde. Le magazine de voyages s'y était résolu uniquement parce que le loyer, à l'époque, était très peu élevé. Ça ne l'empêcha pas de déposer le bilan rapidement, et le cambriolage qui eut lieu dans les bureaux n'arrangea sans doute pas la situation : on leur vola tous les ordinateurs, un four à micro-ondes, et même une lourde photocopieuse.

Ce que nous avons perdu dans le feu

À Constitución se trouve la gare des trains en provenance du sud de la ville. Au XIX<sup>e</sup> siècle, c'était un quartier où résidait l'aristocratie de Buenos Aires. C'est pourquoi on y trouve ce genre de villas, comme celle de ma famille – il y en a beaucoup d'autres, reconverties en hôtels ou en maisons de retraite, ou bien tombées en ruine, de l'autre côté de la gare, à Barracas. En 1887, les familles aristocratiques décampèrent vers le nord de la ville pour fuir la fièvre jaune. Peu d'entre elles revinrent, pratiquement aucune à vrai dire. Et au fil des ans, des familles de riches commerçants, comme celle de mon grand-père, purent acheter ces demeures en pierre avec gargouilles et heurtoirs en bronze. Mais le quartier resta marqué par l'exil, l'abandon, le statut de mal-aimé.

Et c'est de pire en pire.

Mais si on sait comment bouger, si on comprend les dynamiques, les horaires, ce n'est pas dangereux. Ou moins dangereux. Je sais que si je m'aventure plaza Garay le vendredi soir, je risque de me retrouver au milieu d'une bagarre entre plusieurs clans potentiels : les narcotrafiquants en herbe de la rue Ceballos qui défendent leur territoire contre d'autres occupants et persécutent leurs éternels débiteurs ; les junkies paumés qui s'énervent pour n'importe quoi en brandissant des bouteilles ; les travelos bourrés et claqués qui eux aussi protègent leur trottoir. Je sais que si je rentre chez moi à pied par l'avenue je risque plus d'être attaquée que si je passe par la rue Solís, même si la première est plus éclairée que la seconde, qui a peu de lampadaires, et dont la plupart sont cassés ; il faut connaître le quartier pour apprendre ses règles. Deux fois je me suis fait agresser sur l'avenue, les deux fois par des garçons qui couraient, m'arrachaient mon sac et me poussèrent par terre. La première, j'allais

## L'enfant sale

porter plainte au commissariat ; la seconde, je savais que c'était inutile, les policiers les ayant autorisés à voler sur l'avenue, jusqu'au pont de l'autoroute – trois blocs de zone franche –, en échange de services que les adolescents leur accordent. Il y a certains codes à respecter pour pouvoir se déplacer tranquillement dans ce quartier et je les manie à la perfection, même si, bien sûr, on n'est jamais à l'abri d'un imprévu. Il s'agit de ne pas avoir peur, de nouer des amitiés stratégiques, de saluer ses voisins même si ce sont des délinquants – surtout si ce sont des délinquants –, de marcher la tête haute, en se tenant sur ses gardes.

J'aime ce quartier. Personne ne comprend pourquoi. Moi si : il me rend rigoureuse et audacieuse, alerte. Il ne reste plus beaucoup de lieux comme Constitución dans la ville qui, à l'exception des bidonvilles alentour, est plus riche, plus attrayante, intense et énorme, mais facile à vivre. Constitución n'est pas facile et c'est un beau quartier, avec tous ces bâtiments autrefois luxueux, évoquant des temples abandonnés occupés désormais par des infidèles qui ignorent qu'entre ces murs on entendit un jour des louanges à des dieux anciens.

Beaucoup de gens vivent aussi dans la rue. Certes pas autant qu'à plaza Congreso, à deux kilomètres de chez moi ; là-bas il y a un véritable campement, juste en face des bâtiments officiels, soigneusement ignoré par la plupart mais en même temps si visible que tous les soirs des bataillons de bénévoles viennent donner à manger aux sans-abris, contrôler l'état de santé des enfants, distribuer des couvertures en hiver et de l'eau fraîche en été. À Constitución les gens de la rue sont davantage livrés à eux-mêmes, il y a peu d'aides. Devant chez moi, dans un coin qui était auparavant un entrepôt et qui est à présent muré pour que personne

## Ce que nous avons perdu dans le feu

ne puisse l'occuper, portes et fenêtres étant bouchées par des briques, vivent une jeune femme et son fils. Elle est enceinte, de quelques mois, mais on ne peut jamais savoir de combien avec les mères junkies du quartier qui sont si maigres. Le petit doit avoir dans les cinq ans, il ne va pas à l'école et passe ses journées dans le métro, à quémander de l'argent en échange d'images de saint Expédit<sup>01</sup>. Je le sais parce qu'un soir, en rentrant du centre-ville, je le vis dans la rame où j'étais. Il a une méthode très bizarre : après avoir tendu l'image aux usagers, il les oblige à lui donner une poignée de main, brève et crasseuse. Les gens contiennent leur tristesse autant que leur dégoût. Le gamin est sale et il empeste, mais à ma connaissance, il ne s'est jamais trouvé quelqu'un d'assez compatissant pour le sortir du métro, l'emmener chez lui, lui donner un bain et appeler une assistante sociale. Les gens lui serrent la main et achètent la petite image. Le gosse a les sourcils froncés en permanence et la voix cassée ; il est sans cesse enrhumé et, parfois, fume avec d'autres gamins du métro ou de Constitución.

Un soir, on fit ensemble le trajet du métro jusqu'à chez moi. Il ne me parla pas mais on se tint compagnie. Je lui demandai deux, trois choses banales, son âge, son nom ; il ne me répondit pas. Ce n'était pas un garçon doux, ni tendre. Pourtant, quand j'arrivai devant ma porte, il me salua.

— Tchao, voisine, me dit-il.

— Tchao, voisin, lui répondis-je.

01 — Martyr chrétien qui aurait été décapité sous les Romains et dont l'existence réelle est remise en cause par l'Eglise catholique. Vénéré dans plusieurs pays d'Amérique du Sud, les croyants en appellent à lui pour régler des problèmes qui s'éternisent. C'est le saint patron des hommes d'affaires, des écoliers et des candidats au permis de conduire. [*Toutes les notes sont de la traductrice*].

## L'enfant sale

L'enfant sale et sa mère dorment sur trois matelas si usés qu'empilés les uns sur les autres, ils ne sont pas plus hauts qu'un sommier de base. La mère range leurs quelques vêtements dans des sacs-poubelle noirs, et elle a un sac à dos rempli d'autres choses que je n'arrive pas à identifier. Elle ne bouge jamais de cet endroit d'où elle mendie d'une voix lugubre et monocorde. Je n'aime pas la mère. Pas seulement à cause de son côté irresponsable, parce qu'elle fume de l'herbe et que les cendres tombent sur son gros ventre de femme enceinte, ou parce que je ne l'ai jamais vue être gentille avec son fils, l'enfant sale. Il y a autre chose que je n'aime pas chez elle. J'en parlais avec ma pote Lala pendant qu'elle me coupait les cheveux, le dernier lundi férié. Lala est coiffeuse mais ça fait un bail qu'elle n'est plus employée dans un salon : elle ne supporte pas les patrons, dit-elle. En travaillant à domicile, elle gagne plus d'argent et elle a la paix. En tant que salon de coiffure, l'appartement de Lala pose quelques problèmes. L'eau chaude, par exemple, ne coule que par intermittence car le chauffe-eau marche super mal. Parfois, quand elle me rince les cheveux après m'avoir fait ma couleur, je me prends un jet d'eau froide sur la tête qui me fait hurler. Elle lève alors les yeux au ciel et explique que tous les plombiers l'arnaquent, lui prennent trop cher et ne reviennent jamais. Je la crois sans peine.

— Cette femme est un monstre, ma petite, crie-t-elle tandis qu'elle me brûle quasiment le cuir chevelu avec son vieux sèche-cheveux.

Elle me fait mal aussi quand elle démêle mes boucles avec ses gros doigts. Ça fait des années que Lala a décidé d'être femme et brésilienne, mais elle est née homme et uruguayen. Aujourd'hui, c'est le

Ce que nous avons perdu dans le feu

meilleur coiffeur travesti du quartier et elle a arrêté de se prostituer ; prendre l'accent portugais lui était très utile pour accoster les hommes quand elle faisait la pute dans la rue, maintenant ça n'a plus de sens. Mais elle y est tellement habituée que ça lui arrive de parler au téléphone en portugais ou, quand elle s'énerve, de lever les bras au ciel en réclamant vengeance ou en implorant la Pomba Gira<sup>02</sup>, son ange gardien, pour qui elle a dressé un petit autel dans un coin de la pièce où elle coupe les cheveux, juste à côté de l'ordinateur, connecté en permanence sur des sites de tchat.

— Alors toi aussi tu la trouves monstrueuse.

— Elle me fout la trouille. On dirait qu'elle est maudite, ou un truc comme ça.

— Pourquoi tu dis ça ?

— Pour rien. Mais dans le quartier on raconte qu'elle est prête à tout pour avoir du fric, qu'elle participe même à des réunions de sorcières.

— Arrête, Lala. Il n'y a pas de sorcières ici, ne crois pas tout et n'importe quoi.

Elle me tira une mèche de cheveux d'un coup sec, un geste qui me parut intentionnel, puis me demanda pardon. C'était bien intentionnel.

— T'en sais quoi de ce qui se passe ici, *sérieusement*, gamine ? Tu vis dans ce quartier mais tu viens d'un autre monde.

Elle a un peu raison, même si ça m'embête de l'entendre, ça m'embête qu'elle, de manière aussi franche, me renvoie dans mes cordes, moi la fille de la classe moyenne qui se prend pour une rebelle parce qu'elle

02 — Les Pomba Giras sont des divinités propres au Quimbanda, religion afro-brésilienne dont le culte est considéré par les laïcs comme de la magie noire, avec sacrifices d'animaux. Les Pomba Giras sont les esprits des prostituées.



## L'enfant sale

a choisi d'habiter dans le quartier le plus dangereux de Buenos Aires. Je soupire.

— OK, Lala. Mais elle vit en face de chez moi et elle est toujours là, sur ses matelas. Elle ne bouge pas.

— Tu bosses pendant des heures, qu'est-ce que t'en sais ? Tu la surveilles pas la nuit non plus. Les gens de ce quartier sont très... Comment on dit ?... Ils t'attaquent et tu ne t'en rends même pas compte.

— Sournois ?

— C'est ça. Tu as un vocabulaire à faire des envieux, pas vrai, Sarita ? Elle est intelligente, elle.

Sarita attend depuis une quinzaine de minutes que Lala termine avec mes cheveux, mais ça ne la dérange pas. Elle feuillette des magazines. Sarita est un jeune travesti, qui se prostitue rue Solís, et elle est très belle.

— Répète-lui, Sarita, répète-lui ce que tu m'as raconté.

Mais Sarita fronce les sourcils comme une diva du cinéma muet car elle n'a pas envie de me raconter quoi que ce soit. Tant mieux. Je ne veux pas entendre une de ces histoires terrifiantes du quartier, qui sont toutes invraisemblables et crédibles à la fois, et ne me font pas peur ; du moins, le jour. Car la nuit, quand j'essaie de finir du travail en retard et que je reste éveillée, dans le silence, pour pouvoir me concentrer, je me souviens parfois de ce qu'on murmure tout bas. Alors je vérifie que la porte donnant sur la rue est bien fermée et aussi celle du balcon. Parfois je regarde même dehors, surtout vers le coin où dorment l'enfant sale et sa mère, totalement immobiles, comme des morts anonymes.

Un soir, après le dîner, quelqu'un sonna à la porte. Étrange, quasiment personne ne me rend visite à cette

Ce que nous avons perdu dans le feu

heure d'habitude. Sauf Lala, les soirs où elle se sent seule et où on écoute ensemble des *rancheras*<sup>03</sup> tristes en buvant du whisky. Quand je regardai par la fenêtre pour voir qui c'était – dans ce quartier on n'ouvre pas spontanément sa porte aux alentours de minuit –, je découvris l'enfant sale. Je courus chercher les clés et le fis entrer. Il avait pleuré, les larmes avaient dessiné des rides claires sur son visage crasseux. Il se précipita à l'intérieur mais s'arrêta sur le seuil de la salle à manger, comme s'il avait besoin de ma permission pour aller plus loin. Ou comme s'il en avait peur.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? lui demandai-je.

— Ma mère n'est pas revenue, dit-il.

Il avait la voix moins rauque, même si ce n'était pas celle d'un enfant de cinq ans.

— Elle t'a laissé tout seul ?

Il fit signe que oui.

— Tu as peur ?

— J'ai faim.

Il avait peur aussi, mais il s'était déjà suffisamment endurci pour ne pas l'avouer devant une étrangère qui, en plus, possédait une maison, une belle et gigantesque maison, juste en face de l'endroit où lui dormait à la belle étoile.

— OK, dis-je. Viens.

Il était pieds nus. La dernière fois que je l'avais vu, il portait des chaussures en assez bon état. Les avait-il enlevées à cause de la chaleur ? Ou quelqu'un les lui avait-il volées pendant la nuit ? Je ne voulus pas le lui demander et le fis asseoir sur une chaise dans la cuisine puis mis au four un peu de riz au poulet. En attendant, je tartinais du fromage sur du bon pain maison. Il mangea en me regardant dans les yeux,

03 — Chansons populaires d'origine mexicaine.

## L'enfant sale

très sérieux, calme. Il avait faim mais n'était pas rachitique.

— Elle est partie où, ta mère ?

Il haussa les épaules.

— Elle part souvent ?

Il haussa à nouveau les épaules. J'eus envie de le secouer, mais aussitôt je me fis honte. Il avait besoin qu'on l'aide ; il n'était pas là pour assouvir ma curiosité morbide. Pourtant, son mutisme m'énervait. J'aurais voulu avoir en face de moi un gentil garçon charmant, pas ce gamin sale et renfrogné qui mangeait lentement son riz au poulet, savourant chaque bouchée, et rota après avoir fini son verre de Coca qu'il avait bu, en revanche, avec avidité, avant d'en redemander. Je n'avais rien à lui offrir en dessert, mais je savais que le marchand de glaces de l'avenue serait encore ouvert, l'été il fermait après minuit. Je lui proposai donc d'y aller et il accepta, avec un sourire qui transformait complètement son visage ; il avait de toutes petites dents, l'une du bas sur le point de tomber. J'avais un peu peur de sortir si tard et sur l'avenue par-dessus le marché, mais le marchand de glaces était en territoire neutre, il n'y avait quasiment jamais d'agressions par là-bas, ni de bagarres.

Je ne pris pas mon porte-monnaie, glissant un peu d'argent dans la poche de mon pantalon. Dans la rue, l'enfant sale me donna la main, et ce n'était pas un geste automatique, comme avec les gens qui lui achetaient ses images dans le métro. Il s'accrocha à moi bien fort, il était peut-être encore effrayé. On traversa la rue : le matelas sur lequel il dormait avec sa mère était toujours inoccupé. Le sac à dos n'était pas là non plus. Soit elle l'avait emporté, soit quelqu'un l'avait volé en le voyant sans propriétaire.